L&G ®- Français, langue « latine » ou « germanique » ?

En entrant dans le propos, il n'est pas inutile de signaler *ce que nous ne ferons pas*, car, trop souvent, la prétention d'embrasser d'énormes problèmes donne le loisir de brasser d'énormes stupidités. Nous ne traiterons pas du « problème » de l'origine des langues, ni de l'histoire des théories qui tentent d'apporter une réponse : nous ne savons rien, en fait, de l'origine des langues et ce que nous savons des langues ne va pas au-delà de cinq millénaires avant JC (et encore !).

Nous ne savons pas exactement ce que c'est qu'une « langue », et nous aurions des difficultés à en donner une définition précise. Nous pouvons constater des faits, sans pour cela, toujours, en donner les causes.

Parler de faits linguistiques n'est ni parler de « race », ni de « nation », ni de « religion » ni de « géographie » bien que... ce soit, *quelquefois mais rarement*, possible (mais, souvent, utilisé à des fins les plus douteuses !).

Ce qu'il est possible de montrer est l'existence de **régularités** qui (re)lient des faits que le temps sépare : on observe, par exemple, que [k+a] et [g+a] – **dorso-vélaires** - en début du mot ou à l'intérieur derrière consonne du « latin » donnent « régulièrement » en français, [ʃ] + voyelle et [ʒ] + voyelle – **post-alvéolaires** -, ex :

capram [kapram] > chèvre, caballum [kaballum] > cheval, campum [kampum] > champs, carrum [karrum] > char, canem [kanem] > chien, gambam > jambe, arcam [arkam] > arche.

Ces régularités ne s'observent pas sur tout le territoire du latin, et sont parmi les caractéristiques du « français » (mais s'observent aussi ailleurs). Ces régularités se sont produites pendant quelques siècles seulement sur « ce » territoire et ont cessé ensuite : nous disons *carence, carrière, cartable*, etc.

Ceci ne s'observe pas en castillan, où nous constatons : cabra (et cabro « gamin »), caballo, campo, carro, ... perro, mais aussi can, ...pierna (à l'origine, « jambon »), arco et arca.

Ce « passage » régulier est appelé palatalisation et suppose la production du son plus en avant que la production du son d'origine (de dorso-vélaire (ici) en post-alvéolaire).

Ce passage est lié (dans canem > chien) à un phénomène phonétique dit « loi de Bartsch » qui désigne le passage, ... dans certaines formes « locales » du latin, de a tonique libre à ie quand a était précédé d'une consonne palatalisée. « passages » réguliers s'observent tant en phonétique morphosyntaxe, lexicologie, voire sémantique, et la « transformation » d'une « langue » dans une autre peut être considérée comme la somme de ces passages réguliers : à partir de « latin », et du fait de nombreuses transformations regroupées de façon spécifique, nous avons l'habitude de constater le « français », le « castillan », le « portugais », le « catalan », I' « occitan », le « romanche », l' « italien », le « sarde », le « roumain » ; mais des transformations spécifiques isolent le « picard » des autres « français », comme le « valencien » des autres « catalan(s) », ou le « galicien » des autres « portugais » et toutes les transformations ne sont pas spécifiques d'une langue, et peuvent, dans une langue, séparer des formes « dialectales » d'autres formes dialectales. 1

Le sarde est resté – dans cette optique - le plus « proche » du latin, le français est le plus éloigné.

Mais c'est un *mot dangereux* que celui de **dialecte**, et il semble nécessaire d'en analyser les usages, tant des dévalorisations (stupides !) s'y attachent!

_

¹ Hava BAT-ZEEV SHYLDKROT, Université de Tel-Aviv, *Antoine Meillet et le concept « Frontières culturelles en linguistique*, 2006

Et Littré propose :

DIALECTE

(di-a-lè-kt')**s. m.**

Parler d'une contrée, d'un pays étendu, ne différant des parlers voisins que par des changements peu considérables qui n'empêchent pas que de dialecte à dialecte on ne se comprenne, et comportant une complète culture littéraire. La Grèce avait quatre dialectes principaux : l'ionien, l'attique, le dorien et l'éolien. Hérodote a écrit son histoire en ionien; Thucydide, en attique. L'ancien français avait plusieurs dialectes: le normand, le picard, le bourguignon. On a remarqué qu'il [Aristonique] possédait si parfaitement tous les dialectes de la langue grecque, qui formaient comme autant de langages différents, qu'il prononçait ses arrêts selon la langue particulière de ceux qui plaidaient devant lui, ROLLIN, Hist. anc. Oeuvres, t. IX, p. 354, dans POUGENS. Le dialecte vénitien est doux et léger comme un souffle agréable, STAËL, Corinne, XV, 8. L'italien est la seule langue de l'Europe dont les dialectes différents aient un génie à part, STAËL, ib. XVI, 1. Abusivement. Langue. C'est un verbe visible, c'est une langue de feu, qui parle tous les dialectes de la terre, CHATEAUB. Génie, I, 3. Dialecte a été d'abord féminin suivant le genre que ce mot a dans le grec d'où il est tiré; et on ne voit pas pourquoi on ne l'a pas laissé féminin : Les dialectes du langage celtique étaient affreuses, VOLT. Moeurs, Avant-propos (éd. de 1757). Vous vous indignez du ton de D.... mais ne connaissez-vous pas son caractère et sa dialecte? **DIDER.** Lettr. à L.... **DIALECTE, PATOIS**. Tant que, dans un pays, il ne se forme pas de centre et, autour de ce centre, une langue commune qui soit la seule écrite et littéraire, les parlers différents, suivant les différentes contrées de ce pays, se nomment dialectes; on voit par là qu'il est tout à fait erroné de dire les dialectes dérivés de la langue générale ; le fait est que la langue générale, qui n'est qu'un des dialectes arrivé par une circonstance quelconque et avec toute sorte de mélanges à la préséance, est à ce titre postérieure aux dialectes. Aussi quand cette langue générale se forme, les dialectes déchoient et ils deviennent des patois, c'est-à-dire des parlers locaux dans lesquels les choses littéraires importantes ne sont plus traitées. Avant le XIVe siècle il n'y avait point en France de parler prédominant ; il y avait des dialectes ; et aucun de ces dialectes ne se subordonnait à l'autre. Après le XIVe siècle, il se forma une langue littéraire et écrite, et les dialectes devinrent des patois. Terme dérivé du verbe grec signifiant parler, verbe composé de deux mots grecs traduits par par et dire (voy. LIRE).

Disons que dialecte signifie « *est une variété issue de* » : mais, déjà, se profile une opinion, très courante aussi, de l'infériorité du dialecte par rapport à la langue : le dialecte serait une forme inférieure ... « sans grammaire »² (sic!)

_

² Il n'y a pas de langue, ou de dialecte, sans grammaire, même pas au Paradis!

de la « langue »... Et pourtant les « règles » du dialecte sont plus contraignantes (et pour cause !) que celles de la langue commune.

Le français ou l'espagnol sont des dialectes d'une *langue*- (*qu'elles se choisissent pour*) *mère*, comme le gallo ou le lorrain le sont du roman septentrional ou langue d'oïl. Les limites dialectales ne sont pas, sauf quand il s'agit de différences ... de *langues*, des frontières séparant de façon nette un dialecte d'un autre : les isoglosses ne se superposent pas... tous, et on confie, aux « bourrelets d'isoglosses », le soin de séparer les dialectes ou les sous-dialectes entre eux. Le « continuum » linguistique n'empêche pas la reconnaissance de pôles qui accumulent les différences : si un pouvoir (politique, littéraire, etc.) accompagne le rayonnement de ce pôle sur les variétés linguistiques proches, on assiste à la naissance de ce que le savoir social appelle (par opposition) « langue » : *un dialecte avec une armée et une marine* ³!

Mais, si cette définition – plus réaliste qu'humoristique – est à méditer, elle ne donne pas à penser les rapports qu'entretiennent **linguistiquement** langue et dialecte. Hjelmslev propose un lien dans un texte particulièrement pénétrant :

• En analysant dans la grammaire un texte donné, on constatera... que l'on peut trouver dans la totalité du texte, ou produire en le développant des fragments (...) qui, dans le cadre du texte, peuvent être traduits en d'autres fragments: un fragment est peut-être en jutlandais, un autre en seelandais et inversement... En grammaire, on doit donc se donner un système d'étiquettes permettant d'appeler un groupe de textes "anglais", un autre "danois"...• ⁴

-

י אַ שפראַך איז אַ דיאַלעקט מיט אַן אַרמיי און פֿלאָט", ("a shprakh iz a dialekt mit an armey un flot") de Max Weinreich

⁴ "Degrés linguistiques", chapitre inédit traduit par Gabriel Conseil de <u>Le langage</u>, (Sproget, 1963) traduit par Michel Olsen, 1966, Les éditions de minuit.

Mais – parce qu'il y a toujours des « mais », sauf pour une pensée totalitaire et despotique – nous allons, avant de passer au vif du sujet introduire le doute, et montrer le « défaut de la cuirasse »! Les résultats obtenus par les *Junggrammatiker* sont remarquables, et sans beaucoup d'équivalents en sciences du langage et en linguistique, mais...

En 1856. Johannes Schmidt à théorie "génétique" oppose la (Stammbaummodell) la théorie des ondes (Wellentheorie). Dans un ensemble de systèmes linguistiques traversés par des courants internes, l'introduction particularité originale, novatrice, exogène, d'une etc. provoque recombinaison des éléments en présence et ce mouvement se propage (comme une onde) autant que sa puissance et le terrain linguistique s'y prêtent. Cet élément, source et centre de la propagation de ces "ondes" peut être *phonétique*, *graphique*, *morphosyntaxique ou lexical*... On donne souvent comme exemple - et la "linguistique balkanique" en constitue une officialisation universitaire! - les "influences" réciproques qui peuvent expliquer de nombreux faits convergents unissant des langues pourtant génétiquement éloignées : le bulgare, le macédonien, le serbe, l'albanais, le roumain, le grec, le turc et l'arménien! 5

Edouard Bourciez écrit :

• Parmi les invasions qui se produisirent en Occident, à partir du Ve siècle, aucune ne fut plus décisive, au point de vue linguistique, que

_

⁵ Georges Drettas, "*Problème de la linguistique balkanique*", (sommaire), Bulletin de la Société de Linguistique de Paris, t. LXXXII, 1987, p.257-281 :

[•] La linguistique balkanique, conçue dans la mouvance de la grammaire historique du XIXe siècle, puis systématisée de façon relativement autonome au moment où se développait l'approche structurale en linguistique, s'est vu définir comme exemplaire pour l'étude des convergences typologiques dans une aire géographique donnée. Elle constitue ainsi une sorte de modèle pour la linguistique aréale.

celle des peuples germaniques. Dans tous les pays de l'Ouest, y compris l'Italie, les Germains introduisirent en foule des termes nouveaux, représentant des idées de tout genre, et qui souvent firent tomber en désuétude les mots latins correspondants...

On sait que les idiomes germaniques se divisaient en trois grandes branches : l' orientale ou gothique; 2' septentrionale ou nordique; 3' occidentale, subdivisée elle-même en anglo-frison, en bas-allemand (dont dépend le francique) et en haut-allemand... • 6

| | 1 | <u> </u> |
|--------|--------|--|
| wērra | guerre | qui "remplace" le "classique" bellum (racine de <i>belliqueux,</i> |
| | | belligérant, etc.) |
| | | oorlog (hol) |
| warda, | garde | (be)vogte, bevare (dan) pour custodia, tutela ou |
| wahta | | excubiae (<i>garde armée, sentinelles</i>), praesidium ou |
| | | satellites, etc. |
| gardo | jardin | òrt (occ) < hortus, ortulanus : en (occ) jardin = <i>jardin</i> |
| | | d'agrément |
| sporo | éperon | spoor (hol) , spore (dan) |
| | | pour calcar (<i>éperon du coq</i>), rostrum (<i>de vaisseau</i>) |
| wadjo | gage | pour (lat) merces |
| marka | limite | mark = <i>champ</i> (dan) |
| | | Et (fra) marches, marquis |
| want | gant | want (hol)= <i>mitaine</i> (pour manicae !) (<i>gants</i> = |
| | | handschoen) |
| skina | échine | pour (lat) spina |
| | | espin, espina (occ) = <i>épine, arête, épine dorsale</i> |
| hanka | hanche | heup (hol) |
| | | pour coxendix (coxa = <i>le haut de la cuisse</i> > (occ) cuèissa |
| | | = cuisse, cuissatge = les fesses |
| kruppa | croupe | kruis (hol) pour tergum ou clunes |

⁶ Eléments de linguistique romane, 1967, (5) éd.) Paris, Klincksieck, page 189

| wîsa | guise | pour modus |
|--------|---------|--|
| | | wijs (hol) = sage, manière, façon, air, mélodie, mode |
| | | (gram.); wijzen = montrer, indiquer, wijzigen = modifier) |
| sunja | soin | pour cura (mais curatif, cure (thermale), curatelle, etc.) |
| rîki | riche | donc riche! |
| rîhhi | | rijk (hol) = <i>riche; royaume ; état</i> ; rijkelijk = <i>abondant,</i> |
| | | copieux |
| | | et non plus dives, opulentus, copiosus, abundans, |
| blank | blanc | "au lieu de" alba (qui "donne" aube, albâtre, etc.) |
| | | blanc (occ) = blanc, propre, innocent (mariage blanc) |
| | | sinon alba / auba, albairada = <i>gelée blanche</i> , albanat = |
| | | qui manque de cuisson (pain) |
| | | blank (hol) = <i>blanc</i> |
| | | hvid, lys (dan) (blank (dan) = <i>luisant, brillant, poli)</i> |
| brûn | brun | bruin (hol) = <i>brun</i> |
| | | brun (dan) = <i>brun, basané</i> |
| | | brúnn (isl) = <i>brun</i> |
| grîs | gris | grijs (hol) , grau (all), grauw (hol) |
| sküra | écurie | estable (<stabulum) (occ)="écurie</td"></stabulum)> |
| speut | épieu | pour venabulum |
| lam | boiteux | lam (hol) = <i>épuisé, éreinté</i> ; lamme = <i>paralytique</i> |
| raus, | roseau | pour arundo |
| rauzel | | |
| stakka | poteau | estaca (prov.esp) mais ancien français estache |
| | | estaca (occ) = pieu, palis, plant d'olivier; estacada (occ) = |
| | | digue faite avec des pieux ; estac (occ) = lien, cordon de |
| | | soulier |
| | | staket (hol) = palissade |
| fano | drapeau | fanon et gonfanon (gunthfano) |
| | | vlag ; vaandel (hol) |
| | | fane (dan) |
| hapja | hache | la francisque, l' <i>arme des Francs</i> ! |

| garba | gerbe | schoof, garve (hol) |
|---------|---------|---|
| bakko | porc | (provençal : bacó) "revenu" en français par le biais de la |
| | salé | cuisine |
| bûkôn | buer | et donc, buanderie |
| | | buga (occ) : <i>buée, vapeur</i> ; bugada = <i>buée, lessive, linge</i> |
| | | de la lessive ; bugadar = lessiver |
| kausjan | choisir | (provençal : cauzir) et (lat) eligere, deligere > en français |
| | | "savant" = élire |
| hoch | haut | croisement avec altus! |
| | | høj (dan) |

Ainsi les changements diachroniques constatés ne sont pas tous "hérités": certains sont le fait d'emprunts, mais (*décidément !*) même en héritage, le français peut, sans peine, revendiquer une place parmi les langues germaniques, près de l'anglais, du néerlandais et du frison.

(Et le français, de toute façon, est une langue indo-européenne : ouf!)

Indo-européen n'est pas une race, mais une origine de langues.

Dans *Le langage. Introduction linguistique à l'histoire*, de Joseph Vendryes, en conclusion du chapitre V : *La parenté linguistique et la méthode comparative*, on peut⁷ lire :

• On doit conclure de ces considérations que la démonstration de la parenté linguistique est chose relative. Elle dépend d'abord de l'abondance des témoignages linguistiques, lesquels, corroborés par l'histoire politique ou sociale, constituent un faisceau de preuves plus ou moins gros ; mais elle dépend aussi, quand il s'agit de langues dont l'histoire est inconnue, de la richesse et de la variété des formes grammaticales; enfin, à l'intérieur d'une même famille, la parenté est souvent troublée par les actions réciproques des dialectes les uns sur les autres.

^{7 ...} on doit même lire **tout le chapitre**! Ce texte qui date de 1923 pose des problèmes généralement esquivés par les linguistes plus ... modernes, mais moins courageux.

^{(312), (313)} etc. sont les *notes de bas de page*, références citées par Vendryes

Certains théoriciens de la linguistique diront que cela importe peu. Pour eux, la parenté dialectale existe d'une facon absolue, indépendamment même de toute démonstration. Ils la font reposer en effet sur la conscience et la volonté qu'ont les individus de parler la même langue que leurs parents. Et en effet, dans la plupart des cas, ce principe du sentiment de la continuité linguistique suffit à définir l'existence en soi de la parenté. Mais on ne peut écarter complètement la possibilité d'une erreur de la part des suiets parlants : si l'hybridation est admise, fondant en une même bogue les caractères de deux autres, il peut arriver que le passage d'un système linguistique à l'autre se fasse d'une façon insensible. La génération nouvelle aurait changé de langue sans s'en apercevoir. Ce n'est là sans doute qu'un cas extrême, qui ne peut quère se présenter dans des nations civilisées, mais qui n'est pas impossible à imaginer dans certaines conditions linguistiques et sociales. On ne pouvait en faire abstraction ici. Et on doit avouer qu'il est néfaste à la parenté linguistique. Ce n'est plus seulement la démonstration de la parenté qui devient impossible ; c'est la notion même de parenté qui s'efface et disparaît. Fort heureusement, pour la plupart des langues du globe et pour toutes celles notamment dont l'histoire est bien établie, la parenté a pu être fixée avec une remarquable exactitude. Les linguistes ont réussi à constituer de grandes familles de langues, l'indo-européen (312), le sémitique (313), le finnoougrien (314), le bantou (315), le malayo-polynésien (316) etc., à l'intérieur desquelles les rapports de parenté sont parfois discutables dans le détail, mais incontestables dans le principe. Il n'est pas douteux que les progrès de la philologie comparée n'aboutissent à augmenter le nombre des familles de langues dûment constituées.

- (312) BRUGMANN et DELBRÜCK, Grundriss der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen ; MEILLET, Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes.
- (313) C. BROCKELMANN, Grundriss der vergleichenden Grammatik der semitischen Sprachen.
- (314) J. SZINNYEI, Finnisch-Ugrische Sprachwissenschaft. Leipzig, 1910.
- (315) C. MEINHOF, Grundrisseiner Lautlehre der Bantusprachen.
- (316) BRANDSTETTER, Monographien zur indonesischen Sprachforschung, Lucerne, 1906 et suiv.
- Cf. aussi G. FERRAND, Essai de phonétique comparée du malais et et des dialectes malgaches, Paris,1909. •

Parmi ces références, Meinhof: les premiers africanistes (*allemands, généralement* « *antiracistes* ») s'efforcent de révéler, de ces langues africaines, une histoire comparable à celles des langues indo-européennes, et de fonder cette histoire sur des preuves irréfutables. La | linguistique | retiendra cette nécessité absolue de *détruire toute hiérarchie entre les langues*

(dialectes, parler, etc.) quand on prétend les étudier : et, ceci découlant de cela, c'est à une étude **strictement** *immanente* (et excluant donc la *transcendante*) que nous sommes conviés.

Meinhof⁸, cité comme référence, n'est pas « à l'origine », mais témoigne de cette extension à des langues non-euro-américaines de l'attention *égalitaire* portée aux langues africaines. En fait la linguistique « africaine » a été – très souvent – le fait de savants et de missionnaires européens, qui, tant pour des « raisons » scientifiques que théologiques, cherchaient à montrer la traduisibilité de tout texte dans toutes les langues humaines, et donc l'éminente dignité de tout « dialecte »

Les langues bantoues comme toutes les langues africaines n'ont pas échappé à cette investigation guidée par les principes de pragmatisme et d'efficacité. Commencées au début de la deuxième moitié du siècle dernier avec une orientation nettement historique et comparative, ces recherches sont très vite couronnées de succès. W.H.J. Bleck établit dans sa thèse "De nominum generibus..." (1851) une parenté entre quatre langues, le herero, le suthu, le tswana et le xhosa sur la base d'un système de classes qui leur est commun. Plus tard, pour les mêmes raisons, il propose de rattacher ces langues à un groupe plus large qu'il appelle "bâ - ntu" (racine - ntu "homme" et préfixe de deuxième classe ba -). La grande régularité du système à classes relevée en comparant plusieurs langues : duala, benga, isubu (Zone A),

⁸ Meinhof, C., « Das Ful in seiner Bedeutung für die Sprachen der Hamiten, Semiten und Bantu. Eine Studie », 1911, Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft, n° 65, p. 177-220.

Meinhof, C., Die Sprachen der Hamiten, 1912, Hambourg, L. Friederischer & Co.

kongo (Zone H), kamba, nyika (Zone E), swahili, shambala (Zone G), nyungwe, sena (Zone N), yao, makua (Zone P), l'a amené à élaborer un modèle de système de classes qui, depuis, n'a jamais été remis en cause (A comparative Grammar of South African languages, 1862-1869). C. Meinhoff reprend ces travaux. L'application rigoureuse des règles de la méthode comparative lui permet de fonder les bases d'un Ur -bantu en 1899 (Grundriss einer lautlehre der Bantusprachen). Cette entreprise n'a cessé depuis de se consolider à travers les travaux de M. Guthrie (Comparative Bantu, 1967-1971), de A.E. Meeussen (Bantu Grammatical Reconstructions, 1967 et Bantu Lexical Reconstructions, 1969). En matière lexicale le point de la question a été fait par A. Coupez au Colloque de Viviers (1977, voir L'expansion bantoue, 1980, tome 2, pp. 253-363).

La découverte d'une parenté entre ces langues et donc de l'existence supposée d'un "bantou commun" est exceptionnelle dans la recherche comparatiste en Afrique au sud du Sahara. Elle est d'autant plus remarquable qu'elle concerne un territoire très vaste qui regroupe un grand nombre de pays : Cameroun (zone côtière et forestières), Gabon, République Populaire du Congo, Zaïre (sauf la province orientale), Ouganda (partie méridionale), Kenya (sauf le nord et les enclaves maasai), Rwanda, Burundi, Tanzanie (sauf enclaves), Angola, Mozambique, Zambie, Malawi, République Sud-Africaine (sauf Kalahari et S.E.), une partie de l'ex Sud-Ouest Africain Allemand (Namibie), Rhodésie (Zimbabwe), Lesotho, Botswana, Swaziland (Ngwane), Guinée Equatoriale, Commores. Sont aussi concernés par les langues bantoues, une partie orientale du Nigéria, et le sud-ouest de la République Centrafricaine (voir à ce sujet P. Alexandre, in J. Perrot et G. Manessy, 1981).

écrit Francis Jouannet 9

_

⁹ Jouannet, Francis, *Prosodologie et phonologie non linéaire*, 1985, Peeters Publishers, 461 pages

Dans *l'histoire officielle¹0* de la linguistique et de la grammaire, c'est incontestablement les travaux sur les langues germaniques qui vont servir de modèle: et parmi les auteurs, les « frères » Grimm. En effet – mais nous ne parlerons pas des « raisons » de cet intérêt pour les langues germaniques – c'est dans les pays de langue allemande que vont naître les fondements de la linguistique diachronique ou « grammaire historique ». On trouvera ici quelques fragments d'un ouvrage publié en 1949 par Antoine Meillet, caractères généraux des langues germaniques. Juste « après » la Deuxième Guerre Mondiale, Meillet dédicace cet livre « à ses anciens élèves germanistes morts pour leur pays, Achille Burgun et Robert Gauthiot », pour contribuer à repousser toute confusion : la guerre légitime contre l'épouvantable barbarie nazie, ses politiques et ses alliés (cette idéologie a été « appuyée » par de nombreux dirigeants de lieux dispersés dans le monde…) n'est pas une guerre contre l'allemand ou les Allemands.

Les langues germaniques – un rameau des langues indo-européennes – ont considérablement innové, au point que... elles n'ont presque plus rien ... d'indo-européen : et pourtant elles montrent comment il est possible de prouver la parenté de formes qui semblent totalement étrangères, à première vue.

• Le groupe des langues germaniques fait partie des langues indoeuropéennes. Mais, parmi ces langues, il présente un aspect tout particulier.

On est convenu d'appeler « indo-européennes » toutes les langues qui, comme l'indo-iranien, le grec, le latin, le celtique, le slave, sont des transformations diverses d'un original commun, dit indo-européen.

La communauté d'origine se reconnaît à ce que ces langues concordent à beaucoup d'égards ; et c'est en observant les concordances qu'on arrive à restaurer, par hypothèse, mais de

dignité à toute langue, même méprisée.

^{10 «} histoire officielle », parce qu'il apparait que c'est – au point de départ – dans les échanges d'arguments concernant le yiddish entre partisans de la Haskala, Hassidim, et Midnagim, que soit née cette impérieuse nécessité de conférer de la

manière sûre, l'original commun, non attesté; des diverses langues indoeuropéennes. La grammaire comparée des langues indoeuropéennes a pour premier objet de faire la théorie de ces concordances.

....

Sont dites germaniques les langues indo-européennes qui, tant dans les formes qu'offrent leurs plu* anciens monuments que par les tendances de leur développement, offrent certaines innovations.

Ces innovations communes et ces tendances communes, nombreuses et caractéristiques, supposent que les langues dites germaniques sont des transformations d'une forme particulière prise par l'indoeuropéen. C'est cet idiome qu'on conviendra d'appeler « germanique commun ». Cette langue commune n'est connue que par la comparaison des diverses langues germaniques, et il est impossible de la « réaliser » comme on «réalise » le « latin vulgaire » sur lequel reposent les langues romanes. •

Le germanique commun est une forme reconstruite qui unit les langues attestées entre elles, et, ensemble les rattache à l'indo-européen.

Cette reconstruction, pourtant, n'est en rien fantaisiste : il est possible de montrer, de façon rigoureuse, comment s'effectue, sur plusieurs millénaires, le passage de l'Indo-européen aux langues germaniques modernes, en passant par le germanique commun. Nous allons en suivre, avec Meillet, les consonnes...

CHAPITRE PREMIER

LA MUTATION CONSONANTIQUE

Le consonantisme indo-européen comprenait un système d'occlusives riche et complet, tandis qu'il ne s'y trouvait aucune spirante et qu'il y avait une seule sifflante, *s; le *z n'existait que comme forme prise par *s devant une occlusive sonore. Les éléments phoniques essentiellement sonores, souvent qualifiés de semi-voyelles, et qu'on nommera ici sonantes consonnes, à savoir *y, w, r, l, m, n, n'ont pas à être examinés dans le présent chapitre.

Dans le groupe occidental des dialectes indo-européens, dont fait partie le germanique, le système des occlusives présentait quatre types: type labial, par exemple *p; type dental, par exemple *t; type guttural, par exemple *k; type labio-vélaire, par exemple *k" (qu'on peut aussi noter par q"). Chacun de ces quatre types existe dans trois séries: la série sourde, soit *p, t, k, k"; la série sonore, soit *b, d, g, g"; la série dite sonore aspirée (d'après la forme qu'affectent les consonnes de cette série en sanskrit), soit *bh, dh,

28 LA MUTATION CONSONANTIQUE

gh, g^wh. A en juger par l'indo-iranien, le grec et l'arménien, il a existé une série, moins importante, de sourdes aspirées : ph, th, kh; mais cette série ne se distingue pas de la série sourde ordinaire en germanique, en celtique et en italique et sera par suite négligée ici.

Le consonantisme du germanique commun est tout autre. Il a gardé les mêmes points d'articulation. Mais il a des types articulatoires nouveaux. Il comprend des occlusives sourdes: *p, t, k, k** (q**) et des occlusives sonores: *b, d, g, g** qui étaient peut-être des occlusives sonores aspirées. En revanche, on y trouve une série de spirantes sourdes¹: *f(bilabial), \$\overline{p}\$, \$x, x**, et une série de spirantes sonores: *b, d, \gamma\$, \gamma* (qui passe simplement à *w). A côté de la sifflante *s, il y a un *\gamma\$ qui n'est pas toujours dû à l'influence d'une occlusive sonore suivante.

On verra au chapitre in que les spirantes sonores *b , d, γ , γ^w (qui devient *w), et aussi *z , sont des formes prises par *b , d, g, g^w et par *f , p, x, x^w et *s dans des conditions définies. Ce premier chapitre ne montrerà que les spirantes sourdes *f , p, x, x^w . L'intro-

1. On notera ici par p la spirante dentale sourde du type de angl. th dans un mot tel que thing, par d la spirante dentale sonore du type de angl. th à l'intérieur des mots, par exemple dans mother, par x la spirante gutturale sourde du type de all. ch, par exemple dans doch, par γ la spirante gutturale sonore correspondante (qu'on entend par exemple à la fin de all. tag).

FORMULES DE LA MUTATION

20

duction de ces spirantes dans le système phonétique est l'innovation qui frappe dès l'abord.

Si, au lieu de comparer les systèmes, on examine l'origine de chacune des séries de consonnes germaniques communes, l'innovation germanique apparaît beaucoup plus grave. En effet :

1° Les sourdes germaniques ne représentent pas les sourdes indo-européennes, mais les sonores simples indo-européennes : germ. *p, t, k, k* répondent à skr. b, d, j, g (alternant avec j en certaines conditions), gr. b, d, g et b (alternant avec d ou g en certaines conditions), lat. b, d, g, g* (et u consonne), celt. b, d, g, b, sl. b, d, z, g (alternant avec ż), lit. b, d, ż, g, etc.

2° Les spirantes germaniques *f, \$\phi\$, \$x\$, \$x^w\$ représentent i.-e. *p, \$t\$, \$k\$, \$w\$, et répondent à lat. \$p\$, \$t\$, \$k\$ (c), \$qu\$; gr. \$p\$, \$t\$, \$k\$, \$p\$ (alternant avec \$t\$ ou \$k\$ en certaines conditions); lit. \$p\$, \$t\$, \$s\$ (notant la chuintante \$s\$), \$k\$; sl. \$p\$, \$t\$, \$s\$, \$k\$ (alternant avec \$\bar{c}\$); skr. \$p\$, \$t\$, \$c\$, \$k\$ (alternant avec \$c\$, qui note la semi-occlusive chuintante \$\bar{c}\$), etc. — De très bonne heure, *x a tendu à perdre son caractère spirant pour passer au simple souffle \$h\$, tendance qui n'est pas particulière au germanique (on observe des faits analogues en latin et en serbe, par exemple); dès les plus anciens textes de toutes les langues germaniques, on trouve donc \$h\$ là où le germanique commun avait *x, et \$hw\$ là où le germanique commun avait *x".

30 LA MUTATION CONSONANTIQUE

3° Les sonores germaniques *b, d, g, g" représentent i.-e. *bh, dh, gh, g"h, et répondent à skr. bh, dh, h, gh (alternant avec h), gr. ph, th, kh, ph (alternant avec th ou kh), lat. f (anciens *f et *b), h (ancien x), f (ancien x"), etc.

Sauf la sifflante *s et sauf les sonores aspirées (si germ. *b est bb), il n'y a donc aucune consonne germanique proprement dite qui soit demeurée dans la série où elle était en indo-européen. C'est ce que l'on exprime en disant que les occlusives indo-européennes ont subi en germanique une « mutation » (dite en allemand Lautverschiehung). La découverte de ce grand fait a été publiée en 1818 par le Danois Rask, en 1822 par l'Allemand Jacob Grimm; le principe a été souvent nommé « loi de Grimm ».

Quand on rapproche les mots germaniques de leurs correspondants sanskrits, grecs, latins, celtiques, slaves, etc., on constate que les consonnes germaniques autres que *5 ne sont jamais identiques à celles du sanskrit, du grec, du latin, etc.; il n'y a d'exceptions que dans certains cas bien déterminés, et qui s'expliquent, comme on le verra ci-dessous. Les identités qu'on observe avec certaines langues, le celtique, le baltique, le slave, l'iranien, portent seulement sur les anciennes sonores aspirées et tiennent à ce que, comme le germanique, ces langues représentent par b, d, g les sonores aspirées indo-européennes *bb,

EXEMPLES BE LA MUTATION

31

dh, gh; seulement, à la différence du germanique, ces langues, qui conservent les anciennes sonores simples, les confondent avec les anciennes sonores aspirées.

Voici quelques exemples de correspondances étymologiques qui illustreront les principes posés :

1° Anciennes sonores représentées par des sourdes germaniques :

lit. dubàs « profond »; cf. got. diups, v. isl. diapr, v. angl. deop.

skr. dântam « dent », lat. dentem; cf. got. tunțu, v. angl. tôd, v. sax. tand (tous ces mots sont cités à l'accusatif singulier).

skr. pådam « pied », gr. påda, lat. pedem; cf. got. fotu, v. isl. fåt, v. angl. fåt (tous ces mots sont cités à l'accusatif singulier).

skr. jánu « genou », gr. góny, lat. genu; cf. got. kniu, v. angl. knēo.

skr. ájrah « campagne », gr. agrós « champ », lat. ager; cf. got. akrs, v. isl. akr, v. sax. akkar.

skr. gnå « femme », v. pruss. genna, v. sl. žena, gr. béotien banå (et grec attique gyné); cf. got. qino, v. h. a. quena.

32 LA MUTATION CONSONANTIQUE

2º Anciennes sonores aspirées représentées par des sonores germaniques peut-être aspirées.

*bb>*b:

skr. bhárami « je porte », gr. phérō, lat. ferō; cf. got. bairan « porter », v. isl. bera, germ. occid. beran*dh > *d:

skr. dhṛṣṇóti « il ose », dhṛṣúh « hardi », gr. thraṣṣṣ « hardi »; cf. got. (ga-)dars « il ose », v. angl. dear(r).

*gh > *g:

gr. khên « pie », lat. (h)anser, lit. zasis; cf. v. isl. gas, v. angl. gos, v. h. a. gans.

*g*h > ?: Pas d'exemple sûr à l'initiale du mot. On n'a d'exemple certain que pour la position intervocalique, qui sera examinée au chapitre u.

3º Anciennes occlusives sourdes représentées par des spirantes sourdes germaniques.

*p>*f (bilabial):

véd. páçu « bétail », lat. pecu; cf. got. faihu, v. isl. fē, v. angl. feoh, v. h. a. fihu.

skr. nápat « descendant », lat. nepos « petit-fils, neveu »; cf. v. isl. nefe « parent, neveu », v. angl nefa, v. h. a. nefo.

*t>*4.

véd. tri « trois », gr. tria, lat. tria; cf. got. prija, v. isl. priū, v. angl. đrēo, v. sax. thriu (au nominatif-accusatif pluriel neutre).

EXCEPTIONS APPARENTES

skr. vártate « il se tourne », lat. uertő; cf. got.. wairþan « devenir », v. angl. weordan, v. sax. wer-than.

sk. çatám « cent », lat. centum, gr. -katón (dans be-katón « un cent »); cf. got. bund, v. angl. bund, v. h. a. bunt.

skr. kataráh « lequel des deux », lit. katràs, gr. tóteros ; cf. got. hwapar, v. isl. huaparr, v. angl. hwæder, v. sax. hwedar, v. h. a. hwedar.

lit. lëku « je laisse », gr. leipō (et lat. linquō, līquī); cf. got. leibwan « prêter ».

Après s, les anciennes occlusives sourdes sont représentées par des occlusives sourdes germaniques;
à skr. spâç- « espion », lat. speciō « je regarde »
répond v. h. a. speho « espion », spehōn « observer »;
à skr. strbhih « par les étoiles » (instrumental pluriel), gr. astér, le germanique répond par got. stairno,
v. isl. stiarna, v. h. a. sterno; etc. De même à pt,
kt, etc., le germanique répond par ft, xt, etc., c'està-dire que, dans un groupe d'occlusives sourdes, la
première donne une spirante, et la seconde une occlusive; ainsi à skr. naptih « petite fille », lat. neptis,
le germanique répond par v. angl. et v. h. a. nift; à
skr. aṣṭaú (ancien *ak'tāú « huit »), lat. octō, par got.
ahtau, v. angl. eahta, v. h. a. ahto; etc.

Dans les deux cas, le passage à la prononciation spi-

A. MEILLET.

3

34 LA MUTATION CONSONANTIQUE

rante a été empêché par un phonème précédent. On ne peut faire d'hypothèses sur la façon dont l'altération a été empêchée qu'après avoir vu par quels intermédiaires la langue est parvenue à la prononciation spirante.

Il reste à interpréter les faits ainsi reconnus. Le germanique n'est pas la seule langue indo-euro-péenne où l'on observe une mutation. L'arménien offre une mutation presque entièrement parallèle. Les anciennes sonores sans doute aspirées y sont représentées par des sonores : berem « je porte », en regard de skr. bhárāmi, gr. phérō, got. baira; les anciennes sonores simples y sont représentées par des sourdes : kin « femme », en regard de véd. gnā, v. pruss. genna, got. qino; enfin les anciennes sourdes simples y sont représentées par des occlusives sourdes aspirées (souvent altérées de diverses manières) : khan « que » en regard de lat. quam (même sens).

Ce traitement des occlusives sourdes en arménien indique par quel intermédiaire les mêmes occlusives sont devenues en germanique des spirantes : le premier stade du changement a dû être le passage des occlusives sourdes simples à des occlusives sourdes aspirées, de *k à *kh par exemple.

Pour passer de l'occlusive *kh à la spirante x, il y a deux voies. Les occlusives sourdes aspirées sont

35

en général plus faiblement articulées que les non aspirées correspondantes ; elles perdent donc assez aisément leur occlusion, et d'occlusives deviennent spirantes; ce changement s'observe en diverses circonstances en latin, en irlandais (en position intervocalique), en araméen (aussi en position intervocalique). En allemand, on observe un autre procédé: le *p du germanique commun y passe à pf, type dit affriqué, comme on le verra ci-dessous; pf peut passer à f, ce qui est arrivé en effet en allemand pour la position intervocalique, ainsi slepan « dormir », devenu *slapan en germanique occidental, a passé à *slāpfan, d'où v. h. a. slāffan. Le plus probable est que le changement germanique commun s'est réalisé par le premier procédé; car il ne subsiste nulle part une trace du type affriqué parmi les phonèmes qui représentent i.-e. *p, t, k, et le procédé de l'affrication, peu répandu en général, ne s'observe que dans le développement ultérieur de certains parlers germaniques, surtout de parlers haut-allemands.

Ceci posé, le changement germanique et le changement arménien — qui sont indépendants l'un de l'autre — se ramènent à une même formule générale.

C'est une longue citation, certes! Mais c'est déjà un résumé de recherches nombreuses: il est néanmoins possible de la synthétiser les grands traits du consonantisme germanique: la *première mutation consonantique*, ou *Loi de Grimm*, concerne toutes les langues germaniques; la *deuxième mutation*

consonantique ou Loi de Verner ne concerne que le haut-allemand – l'allemand moderne. Bien qu'ayant considérablement innové, au point de ne plus avoir de « ressemblance » avec le système indo-européen, les systèmes consonantiques de l'anglais, de l'allemand, du néerlandais, etc. sont liés – par des « solutions de continuité » avec l' « Indo-Européen » Et Meillet conclut :

CONCLUSION GÉNÉRALE

Le germanique commun, fait à peu près tout entier d'éléments indo-européens, et dont la grammaire a encore beaucoup de traits indo-européens, était déjà en réalité un système nouveau. En développant les innovations qu'il présentait, les dialectes en lesquels il s'est différencié ont abouti à des états de choses qui s'éloignent de plus en plus de l'indo-européen. Le groupe de tous le plus conservateur, le groupe allemand, a pourtant une grammaire tout autre que la grammaire indo-européenne et un vocabulaire pénétré de mots étrangers, de valeurs étrangères des mots. Et, là où les circonstances historiques ont hâté le développement, presque rien n'est resté du type indo-européen de la langue: en anglais, la prononciation est éminemment singulière, la grammaire est d'un type qui est le plus loin possible du type indoeuropéen, et le vocabulaire ne laisse presque plus apparaître que bien peu de termes anciens avec leur sens ancien. A l'indo-européen, l'anglais est lié par

232 CONCLUSION GÉNÉRALE

une continuité historique; mais il n'a presque rien gardé du type indo-européen.

Chacune des langues indo-européennes offre un développement autonome de la langue commune initiale. Dans chacune, on aperçoit des tendances propres qui reflètent, en quelque mesure, des usages propres aux idiomes antérieurs dont chaque groupe indo-européen a pris la place. Nulle part, ces développements originaux ne sont plus nettement reconnaissables qu'ils ne le sont en germanique. Nulle part on n'entrevoit d'une manière plus claire des tendances qui semblent provenir de quelque idiome antérieur. Nulle part aussi, on ne voit mieux comment l'ancien vocabulaire indo-européen s'est altéré, enrichi et adapté à des besoins de civilisation nouveaux.

On observe que le français est la seule de toutes les langues romanes occidentales à avoir développé une « série » de voyelle médianes ([œ-ø-y]) : le degré de fermeture vocalique moyen est identique à celui des langues germaniques (et très différent des langues romanes) ; la considérable « usure phonétique », des traits morpho-syntaxiques - et lexicaux, *évidemment* - la relient à ces langues.